

Chantal Brunette

LA *fille*
DANS LE
PLACARD

= 1 =



Chantal Brunette

LA *fil*le
DANS LE
PLACARD
= 1 =

« La vie est une histoire formidable...
Seulement, les gens ne réalisent pas
qu'ils en sont les auteurs
et qu'ils peuvent l'écrire comme ils la veulent. »
JOHN P. STRELECKY, *Le Why Café*.

À Lili...

*Tu ne t'en souviendras
plus le jour de tes noces...*

J' étais de nouveau assise sur ce vélo tortionnaire... Celui qui fait si mal aux fesses que j' avais de la difficulté à m'asseoir pendant des jours. *Allez, pédale! Pédale!* Heureusement que j' avais la musique de cette vedette montante de la télé réalité américaine dans les oreilles! L'homme en sueur sur le vélo à côté de moi me regardait d'un air découragé. Oups! Avais-je chanté à voix haute? *Roule! Allez, roule, ma belle!* Je voulais bien, mais ça ne me mènerait nulle part...

Pourquoi étais-je là, déjà? Ah oui! C'était pour retrouver mon « p'tit cul de *racing* », celui de mes vingt ans, qui m'a quittée à vingt et un et qui est en fugue depuis. Il m'attendait probablement sur cette plage de Bora Bora où j'irais me pavaner une fois mon but atteint. J'abandonnais chaque année (malgré toute ma bonne volonté!). Mais cette fois-ci, c'était la bonne! Je me mariais dans quelques semaines! Et pas question

d'afficher des livres en trop dans ma robe. Mon entraîneur me faisait toujours la morale: « Maxime¹, c'est pas réaliste de se fixer un tel objectif en aussi peu de temps... »

Il a le don de péter ma bulle, lui!

Une jolie blonde courait sur le tapis en avant de moi. Le genre de fille qui est belle même sans maquillage et qui semble avoir une technique de course parfaite. Le genre de fille qu'on aime toutes haïr parce qu'elle fait tourner la tête de nos copains. Le genre de fille dont les cheveux ne frisent pas à la moindre goutte de sueur et qui sent la rose même après une demi-heure de course... Le genre de fille qui ne devient pas écarlate au moindre effort (contrairement à moi qui rougis à rien): *the perfect woman!* Ce n'est pas juste... Pourquoi moi je dois me battre avec mon fer plat pour étirer ma longue et épaisse chevelure? Sans exagérer, je pourrais fournir des cheveux à au moins trois têtes! Résultat: la plupart du temps, je me contente de les onduler puisqu'à la simple annonce d'une probabilité d'averse ils se mettent à friser. Un vrai baromètre: je suis plus efficace que *miss Météo* pour faire des prédictions!

J'étais de plus en plus anxieuse, car nous étions déjà à la fin du mois de mai! Il me restait un million de choses à faire sur ma *to-do list*. Et si peu de temps avant le grand jour. Mon cerveau était surchargé à un tel point que mon petit hamster était à la veille de me donner son quatre pour cent. Et ça n'en prenait pas plus pour que mon système immunitaire décide de prendre le bord lui aussi.

1. Je suis née dans les années 1980, à l'époque où l'on donnait principalement le prénom « Maxime » à des garçons. Je suis l'exception à la règle!

Un matin, je me suis réveillée avec une infection au gros orteil. Je déteste être malade et, avant, j'envisageais toujours le pire scénario possible. Avec le temps, j'ai mis au point des mécanismes de défense pour rester zen et en contrôle lors de situations stressantes. Ainsi, lorsque les premiers signes de l'infection se sont manifestés, j'ai choisi le déni. Note à moi-même : le déni n'est pas le moyen de défense à préconiser lorsque l'infection est RÉELLE.

Donc, une semaine plus tard, mon infection s'est aggravée et j'ai dû aller consulter un médecin.

— Mademoiselle, vous avez probablement un début de panaris.

Pana... quoi? Quessé ça? Une nouvelle sorte de MTS d'orteils?

Ça me fait rire quand les médecins emploient le terme « probablement » pour leur diagnostic. *Es-tu médecin, oui ou non, mon homme? J'aurais pu arriver à la même conclusion en « googlant » mes symptômes.*

— Il faut prendre cette crème antibiotique pendant dix jours, et si la rougeur persiste ou empire, revenez immédiatement me voir.

— Qu'est-ce qui peut avoir causé ça? lui ai-je demandé, le regard inquiet.

— C'est difficile à dire... Un ongle incarné, peut-être? Quoique ça ne semble pas être votre cas. Une petite blessure, un frottement dans vos chaussures. Avez-vous changé de souliers récemment?

À bien y penser, j'avais recommencé à m'entraîner quatre fois par semaine au cours du mois précédent. Lors de mon dernier périple aux *outlets* de New York, j'avais acheté une belle paire de souliers de course Nike avec capteur pour iPhone (j'aime ça, les gadgets). Ils étaient très beaux et allaient à merveille avec mes vêtements d'entraînement, mais ils étaient un peu étroits pour mes pieds. C'est probablement le frottement à répétition qui avait causé cette blessure. J'y étais allée un peu fort dans mon retour

à l'entraînement, question d'être top canon dans ma robe de mariée.

Je suis donc repartie chez moi avec ma crème magique et j'ai commencé à soigner cette infection – un peu sur le tard, j'en étais bien consciente. Les journées ont passé. Aucune amélioration. Je suis retournée consulter le médecin. Après avoir examiné mon orteil, il m'a dit :

— Nous allons devoir procéder immédiatement à une onyxection.

Ce n'est pas le terme employé quand on fait dégriffer son chat, ça ?

— Pardon ? Êtes-vous en train de me dire que je vais me faire enlever l'ongle ?

— Exactement ! Il n'y a pas d'autre option. Il faut évacuer l'infection afin d'éviter d'autres complications.

Me laissant avec mon choc traumatique, le médecin est sorti de la salle pour aller chercher les instruments nécessaires à la chirurgie. Je capotais ! Je n'avais pas du tout envie de me faire enlever l'ongle du gros orteil...

Complications, complications... Je croyais qu'il allait me dire de poursuivre le traitement ou d'essayer un autre antibiotique. Je ne veux pas me faire dégriffer !

Est-ce que mon ongle va repousser normalement ? J'aurai l'air de quoi, moi, avec neuf petits ongles bien vernis et un orteil défiguré dans mes sandales à trois cents piastres le jour de mon mariage ?

Le médecin est aussitôt revenu dans la salle de consultation avec ses outils pour procéder à mon dégriffage.

Après avoir survécu à cette procédure qui m'a fait souffrir le martyre, je suis rentrée chez moi et j'ai tout de suite appelé ma mère en braillant ma vie. Comme elle le fait toujours lors de mes crises existentielles, elle a tenté de me ramener à l'ordre :

— Maxime Lafleur ! Veux-tu bien arrêter de t'en faire pour rien ? Tu ne t'en souviendras plus le jour de tes noces !

Cette expression, surutilisée par les femmes de sa génération, je ne suis plus capable de l'entendre !

— M'man, j'ai plus dix ans ! C'est clair que je vais m'en rappeler le jour de mon mariage. C'est dans D-E-U-X S-E-M-A-I-N-E-S !

À moins que la malchance continue de s'acharner sur moi et que je sois atteinte d'Alzheimer d'ici les prochains jours !

Le grand jour venu, je comprends que ma mère avait raison. Mon orteil handicapé est très loin dans la hiérarchie de mes préoccupations. Heureusement, l'une de mes demoiselles d'honneur, infirmière de profession, a eu la « brillante idée » de faire mon bandage avec un ruban mauve (ma couleur préférée !), qui s'agence à merveille avec mon vernis. La catastrophe a été évitée de justesse... Une chance que je peux compter sur mes amies !

Avant le début de la cérémonie, le photographe m'a proposé une séance photo avec mes demoiselles d'honneur dans le secteur boisé du Domaine Saint-Bernard. J'étais sceptique. *C'est quoi, l'idée de génie ? Il va y avoir plein de bibittes. Je vais me faire piquer partout. Je fais des réactions allergiques aux piqûres d'insectes. Je vais me présenter devant tout le monde avec des boursofflures à la grandeur du corps. Pas trop winner comme concept !*

Après qu'il a insisté, j'ai fini par accepter sa proposition. Maintenant arrivée sur place, je suis heureuse de ne pas avoir écouté mon intuition. Le décor est à couper le souffle. D'immenses sapins à perte de vue, tous parfaitement alignés, nous entourent. La mince couche de mousse verte éclatante qui recouvre le sol va faire ressortir le vert de mes yeux sur les photos. Et même s'il fait un soleil splendide à l'extérieur en cette première journée officielle de l'été,

les branches des conifères font suffisamment d'ombre pour donner l'impression d'une journée pluvieuse. Je me sens comme si j'étais en plein cœur d'un *photo-shoot* pour le film *Twilight*.

— Maxime, place-toi au centre du chemin de terre. Vous, la Rouge, l'Orange et la Jaune, placez-vous à sa gauche. Et vous, la Verte, la Bleue et la Mauve, à sa droite.

Mes demoiselles d'honneur prennent place à mes côtés en respectant les demandes du photographe. Étant donné que mes six élues ont toutes une silhouette et des goûts aussi différents les unes que les autres, j'ai décidé d'acheter la paix. Elles ont eu la liberté totale quant au choix de leur robe. Pas de gestion de: « La couleur ne *fitte* pas avec mes cheveux, mon teint. Le modèle ne m'avantage pas du tout! »

— Maxime, tourne-toi un peu vers la droite.

Je m'exécute.

— Parfait! À trois: un, deux, trois...

On enchaîne toutes en chœur:

— *SHARK ATTACK²*!

Pendant que le photographe prend sa série de clichés, je me laisse inspirer par ce décor enchanteur pour me perdre dans mes pensées. Je songe à toutes ces fois où ma mère m'a dit: « Tu ne t'en souviendras plus le jour de tes nocces... »

J'avais cinq ans la première fois que j'ai entendu ce fameux dicton. C'était après avoir fait des tonneaux avec mon *big wheel* dans la ruelle derrière chez moi en m'amusant à foncer à toute vitesse sur les dos d'âne pour faire des *jumps* (la notion de danger n'existe pas

2. Vous comprendrez en temps et lieu la raison derrière l'utilisation de cette expression.

à cet âge-là!). Je m'étais mise à brailler comme un veau quand j'avais aperçu mes genoux ensanglantés.

Même chose à douze ans, quand j'ai décidé de ne plus suivre les traces de Josée Chouinard, mais de me tourner plutôt vers celles de Manon Rhéaume³. À cette époque, très peu de filles pratiquaient le hockey, un sport de « gars ». Au début de la saison, des parents avaient fait circuler une pétition afin de m'empêcher de jouer dans une équipe double lettres (pour les non-initiés : une équipe élite). Ils prétendaient que je « volais » la place d'un gars qui aurait la chance d'évoluer dans la LNH un jour...

Calmez-vous le pompon ! Je ne vois pas de futurs Wayne Gretzky sur la patinoire !

Avec toute la commotion que ça avait causée, je me mettais beaucoup de pression sur les épaules. Ma mère m'encourageait à foncer pour prouver à mes détracteurs que j'avais ma place, comme tous les autres, au sein de l'équipe !

Aujourd'hui, lorsque je dis aux gens que j'ai déjà joué au hockey, j'ai l'impression qu'il faudrait que j'aille enfiler mes patins et leur montrer mon savoir-faire sur une patinoire pour qu'ils me croient. Disons que je ne projette pas l'image de la fille ultra-sportive ! J'affectionne plutôt les *skinny jeans*, les bottes en cuir, les beaux sacs à main et les trucs tendance. Mais j'apprécie quand même mes vêtements de sport confortables de temps en temps. Une vraie bipolaire vestimentaire !

Puis ma mère m'a répété la même rengaine à seize ans quand j'ai eu mes trois greffes de gencive avant de porter des broches ! *Maman, impossible de faire fi de cette douleur atroce. Je m'en souviens encore !*

3. Manon Rhéaume est la seule femme au monde à avoir participé à un match de la LNH. Belle stratégie de marketing de la part du propriétaire du Lightning de Tampa Bay pour attirer les habitants de la Floride qui, habitués à avoir les pieds dans le sable, sont venus se geler les fesses dans son aréna ! Cet exploit est tout à son honneur.

J'ai réalisé avec le temps que cette phrase qu'elle s'entêtait à me dire, c'était sa façon à elle de calmer mes peurs et de me réconforter.

Pourtant, la vie n'est pas un long fleuve tranquille. Et la mienne ne fait pas exception à la règle. Je dirais plutôt qu'elle s'apparente à un *road trip* sans fin, où une sortie n'attend pas l'autre. En cours de route, je me suis souvent remémoré le dicton de ma mère pour me rassurer. Mais maintenant que je m'apprête à faire le grand saut, je constate qu'il y a bien des choses dont je me souviens encore le jour de mes noces...



2

*« Tous les trains, tous les bateaux,
tous les avions ne m'emmèneront
jamais assez loin... »*

Jamais assez loin, Isabelle Boulay

La journée du 31 mai 2003 marquait le début d'une grande aventure. À vrai dire, j'étais plutôt en train de vivre une des pires crises d'anxiété de ma jeune vie ! Le tout a commencé lorsque j'ai eu la « brillante idée » de préparer mes bagages le matin même du grand départ de mon voyage étudiant. (J'ai hérité de la fâcheuse habitude de ma mère de tout faire à la dernière minute.)

Pour vous donner une idée, lorsque je pars une semaine dans le Sud, j'ai besoin au minimum d'une première valise, qui atteint sans problème le poids maximal alloué de vingt-trois kilos, puis d'une deuxième, que j'emporte à bord de l'avion et qui contient autant, sinon plus de vêtements que la première. (Précaution de survie au cas où mes bagages ne se rendraient pas à destination.) Et bien sûr, mon sac à main. Pas n'importe lequel... Celui qui peut accueillir autant de matériel qu'un sac à dos de randonnée !

Pour la première fois de ma vie, je devais me résigner à me séparer de ma valise sur roulettes pour voyager avec mon ennemi... le sac à dos ! Évidemment, ce n'était pas ma décision, mais plutôt une obligation. Je me revois avec ma mère en train de faire mes bagages en « tapon » avec une quelconque logique de rangement. Tout un défi !

Après une heure de Tetris, j'avais réussi à compresser tout ce que je voulais apporter pour survivre loin de la maison pendant un mois. J'étais fière de moi. Quand on veut, on peut ! Il me restait encore quelques heures avant de me diriger vers l'aéroport. Je suis peut-être à la dernière minute, mais je suis efficace. J'avais même assez de temps pour me prélasser sur le bord de notre piscine. Question d'entretenir mon bronzage.

Tout allait bien. Du moins, jusqu'au moment de partir vers l'aéroport... Lorsque j'ai mis mon sac à dos, j'ai constaté que j'étais incapable de me tenir debout et de respirer en même temps ! Il était trop lourd. Beaucoup trop lourd ! Je devais le vider, faire un tri et ne garder que l'essentiel. Je n'avais plus de temps devant moi. Un vent de panique venait de bouleverser la résidence Lafleur. Toute la famille était réunie dans ma chambre. Mon petit frère prenait un malin plaisir à se foutre de ma gueule.

— Un sac de maquillage... Pas besoin de ça !

— Euh... OUI ! Pis tu le mets dans la pile des choses à apporter. Tout de suite !

— Je payerais cher pour te voir transporter cette « chose » sur ton dos pendant un mois...

— Aide-moi donc au lieu de dire n'importe quoi !

— Ça devrait être bon comme ça, ma chouette. Essaye-le à nouveau, m'a dit ma mère de sa voix douce habituelle pour me rassurer.

Un, deux, trois, isshhhhhhhhhhh. Avec un petit coup de pouce de mon père, j'ai réussi à soulever le sac et à l'enfiler sur mes épaules.

— Oufffffff...

Prends de grandes respirations, Maxime. Ne t'inquiète pas, tu ne mourras pas étouffée par ton sac à dos. Un pied devant l'autre. T'es capable.

— Pour une fille qui a joué au hockey, t'es pas mal feluette! s'est moqué mon frère.

— Ma force, c'est mes jambes. Le reste ne vaut pas grand-chose...

— Allez. Essaye de monter les marches, m'a encouragée ma mère.

Quand je suis sortie de ma chambre, mon charmant petit frère s'est amusé à me donner une mini poussée sur l'épaule, en guise de félicitations pour avoir mis un pied devant l'autre sans me plaindre. Dans le temps de le dire, je me suis retrouvée au sol, les quatre fers en l'air, comme une tortue chavirée sur sa carapace.

— Joey! s'est écriée ma mère.

— Ben là! Je l'ai à peine touchée. C'est peut-être un signe que son sac est encore trop lourd...

— Aidez-moi quelqu'un! ai-je crié derrière eux.

Je m'en souviens comme si c'était hier... J'étais assise sur une chaise bleue du désormais feu aéroport de Mirabel et je faisais de mon mieux pour ne pas éclater en sanglots. J'étais entourée de toute ma famille. Quand je dis toute ma famille, ça incluait aussi mes grands-parents, oncles, tantes, cousins, voisins, etc. C'est tout juste si mes parents n'avaient pas emmené Noukie, notre petite shih tzu!

Tout le monde était fébrile, sauf moi. Ma marraine n'arrêtait pas de me dire à quel point j'étais chanceuse. Quelle chance? J'étais sur le point de vomir ma vie. Lorsque ma meilleure amie, Carrie, avait abandonné ce projet, j'aurais dû voir ça comme un signe et suivre le cours d'histoire plutôt que de m'embarquer dans ce voyage stupide à l'autre bout du monde! Un mois, SEULE, loin de mes proches et de mes repères.

Formule gagnante pour alimenter mon trouble anxieux.

Carrie, celle qui était à l'origine de ma crise de panique aiguë, est ma meilleure amie d'enfance. (Il serait plus juste de dire d'adolescence. J'ai fait sa connaissance à l'âge de treize ans.) Sa mère est suédoise et son père est italien. Je l'appelle affectueusement « mon petit chien bâtard » puisqu'elle a l'air d'une Suédoise – belle grande blonde aux yeux bleus – et qu'elle a hérité du caractère bouillant de son père.

Carrie, c'est une vraie de vraie fille ! Elle accorde une grande importance aux traditions. Depuis sa tendre enfance, son plan est clair : trouver un gars, se marier et fonder une famille. Pour celles qui connaissent bien la télésérie *Sex and the City*, c'est une Charlotte, mais avec le caractère de Samantha.

Nous avons grandi à Terrebonne, où seulement quelques résidences séparaient sa maison de la mienne. Étant donné que Carrie est anglophone, nous ne fréquentions pas la même école. Ç'a été très long avant qu'on s'adresse la parole.

L'été de mes treize ans, je me suis inscrite dans la première ligue de roller-hockey de ma région. Ça me permettait de ne pas me taper une dépression au printemps quand la saison de hockey sur glace tirait à sa fin. À ma grande surprise, huit filles s'étaient présentées au camp d'entraînement. Carrie était l'une d'entre elles. Elle avait l'air d'une « touriste » sur la patinoire. Elle n'était pas là par choix et ça paraissait. Ses parents étaient des mordus de hockey et le roller-hockey était leur dernier espoir afin qu'elle acquière un intérêt pour ce sport.

Un brin compétitive, je donnais toujours mon cent dix pour cent. Et je tenais à faire partie d'une équipe gagnante. Je priais pour ne pas avoir Carrie comme coéquipière... Pour équilibrer les forces, les responsables avaient malheureusement choisi

de réunir la plus forte et la moins forte des filles. Je me suis donc retrouvée avec elle. Génial ! Choix logique, mais frustrant. C'était comme si on était en désavantage numérique en permanence.

Dans la vie, rien n'arrive pour rien...

Grâce au roller-hockey, nous sommes devenues les meilleures amies du monde. Des inséparables ! J'ai même réussi à la convaincre de s'inscrire au cégep francophone afin qu'on poursuive nos études collégiales ensemble. Pas l'idée du siècle d'amener une anglophone (qui avait appris le français en parlant avec les jeunes du quartier) à faire ses études collégiales en français. Le parler, c'est une chose. L'écrire, c'est une autre histoire. Avec nos mille et une règles grammaticales, Carrie a eu de la difficulté à s'adapter et n'a pas eu le choix de demander un transfert dans un cégep anglophone en cours de route...

Malgré les multiples rencontres organisées l'hiver précédant le départ, je n'avais pas d'affinités avec les élèves du groupe. Dire que j'avais utilisé toutes mes économies pour vivre ça ! Je savais que ce n'étaient pas tous les jeunes qui avaient la chance à l'aube de la vingtaine d'aller séjourner en Grèce, en France et en Italie... Si seulement Carrie n'avait pas été contrainte d'abandonner ce projet à la suite de son changement de cégep, ce voyage aurait pu être formidable. J'avais choisi d'y participer quand même. Et ça n'avait pas eu l'air de faire son affaire. J'avais l'impression qu'elle me cachait quelque chose...

Tous avaient remarqué son absence à l'aéroport. C'est comme si elle faisait partie de ma famille. J'irais même jusqu'à dire que mes jeunes cousines croyaient qu'elle était réellement leur cousine, car elle ne manquait pas un seul de nos événements familiaux. Elle n'avait même pas daigné me donner un coup de fil la veille de mon départ. Pourtant, elle me connaissait mieux que quiconque. Elle devait bien se douter que je vivais une période d'anxiété et que de lui parler

m'aurait fait le plus grand bien. Ce voyage allait me permettre de me changer les idées... Depuis cet événement, j'ai tendance à fuir le pays quand je vis un moment difficile. Fâcheuse habitude que je traîne toujours, dix ans plus tard !

Les premières journées avaient été très difficiles. Le vol entre Montréal et Paris n'avait pas aidé ma cause. Par chance, ce n'était pas mon baptême de l'air. Sinon, lors de l'escale à Québec, je serais débarquée *rapido presto* pour prendre le premier autocar en direction de Montréal pour rentrer chez moi. *Too bad!* Trois mille cinq cents dollars jetés par les fenêtres. Immédiatement après le décollage, un violent orage avait frappé la région de Montréal. Rien pour calmer une fille en pleine crise d'angoisse ! C'était la première fois que j'assistais à un orage assise aux premières loges, c'est-à-dire dans les nuages. Disons que je ne suis pas une fanatique des sensations fortes.

À notre arrivée (oui, l'avion a réussi à atteindre sa destination), je me suis retrouvée dans une chambre d'auberge de jeunesse avec des filles que je ne connaissais pas. J'avais besoin de prendre une douche après avoir passé la nuit dans l'avion. Deux filles d'une autre chambre avaient eu la même idée que moi et m'avaient devancée.

Lorsque j'ai franchi la porte, les deux filles en question s'embrassaient langoureusement, nues sous la douche, sans se rendre compte de ma présence... En moins de deux secondes, j'ai regagné ma chambre. C'était la première fois que j'assistais à un *show* de lesbiennes. Et je n'étais pas à l'aise avec ça...

Dans quelle aventure m'étais-je embarquée ?





À quelques heures de son mariage, Maxime Lafleur (oui, c'est bien une fille!)

revient sur des passages turbulents de sa vie amoureuse. *Frencheuse* compulsive, elle recherchait à l'époque le candidat qui lui ferait ressentir les fameux papillons. Lors d'un voyage d'études, elle découvre que son prince charmant pourrait en fait être une princesse, car elle pense éprouver des sentiments pour sa meilleure amie, Carrie. L'idée qu'elle pourrait être lesbienne la tourmente. Elle n'avait pas envisagé un tel scénario...

Pour oublier, elle multiplie les conquêtes masculines. À une fête, elle fait la connaissance d'une jolie pompière qui sème à nouveau le doute dans son esprit. Confuse, Maxime cherche à obtenir des réponses par tous les moyens. En cours de route, elle fera toutes sortes de rencontres; dans la vie, rien n'arrive pour rien...

Le jour de ses noces, elle repense à ce cheminement amoureux. Est-elle sortie du placard? D'ailleurs, qui s'apprête-t-elle à épouser?



Tout comme l'héroïne de son roman, la vie de CHANTAL BRUNETTE est empreinte de dualités. Elle aime se coucher tard, mais affirme que l'avenir appartient à ceux qui se lèvent tôt. Elle souffre de dépendance à son iPhone, mais déplore que les gens ne se parlent plus.

Incapable de trouver une protagoniste à qui elle s'identifie, Chantal retient l'idée d'une amie, qui lui suggère d'écrire ce qu'elle cherche en tant que lectrice. Voici donc le premier tome de la série La Fille dans le placard.



facebook.com/chantal.brunette.auteure



twitter.com/CBrunette_



ISBN 978-2-7648-1119-1

